

LEMERCIER, Elise

Sociologie

Doctorante, Université de Metz

Associée au GRIS – Université de Rouen

elise-lemercier@wanadoo.fr

Résumé :

Cette communication s'intéresse aux stratégies de mobilités pour faire des rencontres affectives et/ou sexuelles des jeunes descendants de migrants résidant dans un quartier stigmatisé. L'analyse de cette mobilité et des mobilisations mises en œuvre nous permet de mieux appréhender les rapports de genre des jeunes descendants de migrants. Les frontières ethniques contribuent à façonner les relations entre les garçons et les filles descendants de migrants. Elles les obligent à être mobiles et à circuler au-delà des frontières du quartier. Toutefois, les limites du quartier constituent encore une frontière, celle entre les rencontres prohibées et les rencontres tolérées.

Abstract :

This communication deals with the mobility strategies built by the young descendants of migrants living in a stigmatized suburb to develop emotional and/or sexual relationships. The analysis of this mobility and the mobilizations enables us to apprehend the gender of the young descendants of migrants. The ethnic boundaries contribute to establish the relationships between male and female descendants of migrants. They force them to be mobile and leave their suburb. However, the limits of the suburb remain a frontier, as this determines if a relationship is prohibited or allowed.

Mots clés : descendants de migrants, stratégies de mobilité, rencontres affectives et/ou sexuelles, genre, ethnicité.

L'ethnisation des rapports de genre chez les jeunes descendants de migrants à travers leurs stratégies de mobilités dans les rencontres affectives et/ou sexuelles.

Cette communication s'intéresse aux stratégies de mobilités des jeunes, garçons et filles, descendants de migrants pour faire des rencontres affectives et/ou sexuelles. L'interdiction faite aux filles de faire des rencontres oblige garçons et filles à être mobiles et à circuler au-delà des frontières du quartier. Ainsi, cette communication tentera de démontrer qu'au sein de quartiers dits « sensibles », l'expérience des jeunes descendants de migrants y résidant ne relève pas que de l'anomie (Avenel C., 2004) et qu'ils mobilisent des ressources pour élaborer des stratégies de mobilité. Une fois les limites du quartier franchies, le genre et l'ethnicité constituent d'autres frontières avec lesquelles ces jeunes doivent apprendre à

composer pour accéder au marché matrimonial, l'un des éléments déterminent du passage à l'âge adulte (Mauger G., 1995).

Méthodologie :

Par essence, les relations affectives ne s'observent pas aisément, d'autant moins lorsqu'elles sont dissimulées à l'entourage familial voire amical. C'est pourquoi, patience, présence prolongée et respect de la confidentialité furent indispensables pour construire cette enquête de terrain au sein d'un des quartiers dits « sensibles » de l'agglomération rouennaise.

C'est lors d'observations participantes au sein d'un service de médiation interculturelle d'une association de prévention spécialisée que les premières données empiriques concernant les relations affectives et/ou sexuelles des jeunes ont été recueillies. En effet, les médiatrices interviennent lors des conflits intergénérationnels, notamment ceux liés aux relations affectives et sexuelles des jeunes. Elles sont également sollicitées par les jeunes filles pour obtenir de leur famille davantage de liberté de circulation.

En posant directement des questions aux jeunes, les réponses de convenance, niant ces pratiques ou les exagérant par provocation à mon égard étaient plus fréquentes. J'évitais donc d'aborder moi-même leurs pratiques de relations affectives et attendais qu'ils les évoquent. Très fréquemment, les jeunes observés discutaient des relations avec leurs parents, leurs frères et sœurs à propos du mariage et de l'interdiction faite aux filles d'avoir des relations avec des garçons. Certains parlaient alors des pratiques dérobées de leurs amis puis des leurs, lorsqu'une relation de confiance s'établissait.

Ainsi, ce matériel empirique concerne environ une trentaine de jeunes rencontrés au cours de ces quatre ans au sein de ce terrain et cette communication a été construite à partir d'une analyse conjointe des nombreux comptes rendus d'observation¹ et des entretiens semi directifs auprès de quatre jeunes et de professionnels intervenant auprès des jeunes. La pertinence de ces données ne réside donc pas dans la représentativité numérique de cet échantillon mais dans la mise en lumière de pratiques et de représentations peu visibles sans une présence prolongée sur le terrain et la création de relations de proximité.

¹ Nos comptes rendus relatent des observations directes de lieux publics appropriés par des jeunes du quartier (rue, métro, centres commerciaux...) ainsi que des observations participantes auprès des jeunes, garçons et filles, lors d'évènements ponctuels telles que les fêtes pour récolter des fonds humanitaires, la préparation de sketches sur les relations familiales, l'accompagnement à des forums publics...

Les résistances à la mixité au sein des institutions publiques

Au sein de ce quartier de l'agglomération rouennaise, la plupart des lieux de prise en charge de la jeunesse² sont mixtes : institutions scolaires, animations de proximité, espace multimédia... Bien qu'elles aient les mêmes droits à l'accès à ces services collectifs, les filles se les approprient moins. Elles restent principalement assignées à l'espace privé des domiciles familiaux ou à des utilisations ponctuelles et utilitaires des espaces publics. Elles se promènent dans la rue à condition de se rendre au parc avec les enfants ou d'aller faire des courses. Les projets scolaires ou professionnels (recherche d'informations sur Internet, utilisation du téléphone pour la prospection d'un stage...) sont l'occasion d'entrer dans l'espace multimédia.

Les professionnels constatent cette inégalité d'appropriation mais n'organisent pas d'initiatives pour inciter les filles à investir ces espaces. Lorsque des éducateurs ou des animateurs font la démarche d'aller à la rencontre de jeunes pour leur proposer des activités, ils s'adressent le plus souvent aux garçons. Plus précisément, ils visent les jeunes regroupés au bas des immeubles, perçus comme « *en risque de marginalisation* ». A l'inverse, les jeunes filles sont ressenties comme plus sérieuses, studieuses, ne représentant pas de risque pour la collectivité et donc ne nécessitant pas qu'on s'adresse spécifiquement à elles. Cette focalisation des recherches et des dispositifs publics sur les jeunes les plus exclus a pour conséquence de renforcer les stéréotypes à l'égard des « *jeunes de quartiers urbains dits sensibles* » et d'invisibiliser l'hétérogénéité de ces jeunes (Avenel C., 2004), y compris celle liée au genre.

Pour favoriser la mixité des lieux de prise en charge de la jeunesse, les stratégies des professionnels consistent le plus souvent à veiller à l'égalité de traitement à l'intérieur de l'institution. Ainsi, nous retrouvons, pour partie, l'analyse de Claude Zaidman concernant la mixité à l'école primaire (Zaidman C., 1996). Comme les enseignants qu'elle a étudiés, les professionnels de la jeunesse se représentent la mixité comme évidente et ne nécessitant pas de réflexion pédagogique spécifique.

Lorsqu'ils observent des difficultés dans la mise en place de la mixité, ils l'imputent à l'adolescence et surtout à la culture d'origine des parents, sans remettre en question leurs démarches pédagogiques : « *On sent bien qu'il y a à la fois le problème de l'adolescence, aussi c'est sûr, et le problème de la pression du quartier, de la culture qui interfèrent dans*

² A l'exception des activités sportives en clubs.

ces relations garçons/filles, vraiment. » (une animatrice). Tout se passe alors comme si ces institutions étaient, par nature, extérieures à tout confortement des stéréotypes de sexe. Pourtant, C. Zaidman a démontré combien l'institution scolaire, par exemple, les renforçait également en utilisant les comportements sexués pour le bon déroulement de leurs activités (Zaidman C., 1996).

Néanmoins, lors de cette enquête de terrain, un forum sur les relations garçons/filles a été mis en place par le club de prévention spécialisée et l'un des collèges du quartier. Ce débat a donné lieu à une réflexion pédagogique pour faciliter l'expression des collégiens sur ce thème. Dans un premier temps, le groupe préparant le forum avait été pensé comme mixte mais les échanges entre participants furent stéréotypés. Selon l'une des intervenantes, garçons et filles jouaient un rôle : « *On se rend compte que quand ils sont en groupe, ils jouent un rôle et quand ils sont pris individuellement, ils ont un tout autre discours. C'est justement ce discours là qui est quand même plus intéressant à faire émerger.* ». Pour faire émerger cette « parole individuelle », garçons et filles furent séparées en petits groupes non mixtes tout en communiquant par l'intermédiaire d'un cahier. Pour les organisateurs, ce projet concernant les relations garçons/filles était explicitement destiné à apprendre aux collégiens à vivre ensemble et à communiquer au-delà des frontières de sexe. A juste titre, l'éducation à la mixité avait donc été pensée comme un outil de formation à la citoyenneté : « *la mixité nous semble un des critères essentiels de la démocratie en ce qu'elle rompt avec l'exclusion des femmes de certains lieux, tâches et fonctions et ouvre la possibilité à une véritable égalité entre les sexes.* » (Zaidman C., 1996, page 206).

Les collégiens semblent avoir échangé plus librement au sein de petits groupes affinitaires mais la rencontre publique des groupes non mixtes fut difficile. Les tensions avec les intervenants étaient palpables, en particulier lorsque la culture d'origine des parents était évoquée. Certains professionnels présentant la culture d'origine comme la principale entrave à l'amélioration des relations entre les sexes, les jeunes se trouvaient contraints à n'adopter qu'un registre de discours défensif de la culture de leurs parents, tout particulièrement concernant l'obligation de la virginité des filles avant le mariage.

De même, lors d'une projection du film Samia³ devant des jeunes en âge d'être au lycée, la construction d'une rencontre mixte et au sein d'une institution publique ne fut pas

³ Cf. *Samia* de Philippe Faucon, un film sur les relations garçons/filles au sein d'une famille algérienne.

aisée. Seules deux filles acceptèrent de venir car elles ne connaissaient pas les garçons présents. Les trois autres filles prévues se sont désistées lorsqu'elles ont appris la présence de leurs frères ou d'amis de leurs frères.

L'une d'elles, Fatima, a évoqué la pudeur comme principale cause de leur non co-présence lors de la projection. Elle comparait cette projection/débat public à l'impossibilité de regarder en famille des scènes d'actes sexuels à la télévision. Toutefois, cette pudeur à ce sujet ne les empêche pas d'échanger, en privé, sur un mode plus implicite. Lorsque son frère raconte avec amusement comment ses copains ne respectent pas leurs petites amies, elle lui répond « *est-ce que tu aimerais qu'on me fasse ça ?* ». A propos de ses textos reçus sans signature, Fatima et l'une de ses sœurs plaisantent en lui disant « *on sait bien ce que c'est, on a eu ton âge avant toi* ». Pour elles, il s'agit d'une manière de lui faire comprendre qu'elles fréquentent aussi des garçons et selon elle, « *il le comprend mais ne l'admet pas.* ».

Ainsi, certaines informations concernant les rencontres garçons/filles sont parfois implicitement connues, tolérées par les frères et les mères à condition qu'elles ne soient pas affirmées publiquement. Les filles ne veulent donc pas prendre le risque de mettre à mal cet accord tacite en discutant publiquement avec des garçons au sein du quartier. La faible fréquence des relations mixtes au sein du quartier ne signifie pas pour autant qu'aucune rencontre affective et/ou sexuelle n'existe à l'extérieur du quartier.

De la proscription des rencontres au sein du quartier à la mobilité vers d'autres espaces publics

A la suite d'une présence durable auprès de quelques réseaux de filles, j'ai constaté que la plupart d'entre elles ont des relations de séduction voire « sortent » avec des jeunes d'autres quartiers. Ainsi, contrairement à la perception misérabiliste des professionnels, ces jeunes habitants d'un quartier enclavé sont également mobiles et franchissent fréquemment les frontières de leur quartier dans le but de faire des rencontres.

Cette forme de circulation dans l'agglomération trouve son fondement dans la prohibition des relations affectives avec quelqu'un du quartier. « *Les filles ici [du quartier] sont différentes de celles là-bas [des autres quartiers] parce que je ne connais pas ses frères. Alors c'est pas comme si j'avais fauté. Avec une fille d'ici, j'aurai des problèmes avec ses frères.* » (Malik). Ainsi, les garçons s'interdisent de « draguer » les sœurs de leurs amis car ce serait alors vécu comme une offense à leur honneur. Il s'agit moins d'un respect de la jeune

filles ou de sa culture d'origine que d'une loyauté envers son frère. Sortir avec une fille dont on ne connaît pas le frère, quelque soit son origine, n'est donc pas considéré comme une faute de conduite.

Les filles ont également compris qu'elle était la source de cette forme de respect : « *Sur le quartier, on se fait respecter. Ici, il y a le respect envers le frère, ils respectent les sœurs des autres. De toutes façons, les gars qui restent plantés là à fumer, je les connais trop, c'est comme des frères ou des cousins et puis sur le quartier, on parle trop.* » (Jihane). L'interdiction de sortir avec un copain de son frère est intériorisée par Jihane au point de la comparer avec une relation incestueuse. Pour garçons et filles, le rôle du frère est donc de protéger et parfois d'informer sur les stratégies de drague des garçons. En invoquant la tradition transmise par leurs parents, les garçons veillent à la réputation de leur famille en protégeant la virginité de leurs sœurs, notamment en contrôlant leurs circulations dans l'espace public. Effectivement, séduire, avoir une relation affective (y compris sans relation sexuelle) mettent à mal les « *signes extérieurs de virginité* » de la jeune fille (Guenfoud K., 2002). Toutes les rencontres des filles doivent donc être scrupuleusement dissimulées afin de ne pas mettre à mal leur réputation et donc l'honneur de leur famille.

L'espace public du quartier permettant peu d'anonymat, les filles utilisent alors d'autres espaces publics pour rencontrer des garçons. Contrairement aux jeunes d'autres milieux sociaux, le lycée est peu utilisé scène publique de rencontre affective (Busiaux N., 1999). A l'inverse, comme je le démontrerais plus tard, l'université est un lieu de rencontre plus anonyme car peu de jeunes du quartier y sont scolarisés.

« *Le lieu de drague de toute l'agglomération* », c'est ainsi que Karima me le présentait, est un centre commercial où se retrouvent la majorité des jeunes des quartiers dits « sensibles » de l'agglomération rouennaise. La répartition spatiale au sein de ce centre commerciale est assez nette. Les cafés sont quasi exclusivement fréquentés par les pères et les hommes ayant migrés récemment et ils ne sont donc pas des lieux de rencontre pour les jeunes. Avant la rénovation du centre, il existait pourtant un bar devant lequel certains jeunes organisaient des performances de danse Hip Hop. Aujourd'hui, il a été remplacé par un couloir et aucun autre café n'est devenu un lieu de rencontre des jeunes. Les garçons circulent donc entre les allées du centre et s'approprient les espaces autour de la station de métro, position stratégique pour observer les arrivées et les départs du centre commercial. Quant aux filles, elles circulent, en petits groupes, de magasins en magasins. Ce sont dans les allées du centre, espaces intermédiaires fréquentés par garçons et filles, que se font les rencontres.

Les premières rencontres se font en groupe. Un groupe de garçons aborde les filles et engage la conversation. Ils tenteront de se recroiser à plusieurs reprises puis lorsqu'ils se connaissent mieux, ils échangent leurs numéros de téléphone portable pour converser seul. Tel que P. Duret l'avait décrit, pour draguer, le capital corporel, l'éloquence et le culot sont les ressources indispensables aux garçons alors que la pudeur et à la retenue des filles sont attendues (Duret P., 1999).

Le plus souvent, les relations à deux n'ont pas lieu dans ce centre commercial, la prise de risque serait trop importante. Bien que ce lieu leur permette d'être plus anonyme qu'au sein de leur quartier, ce centre commercial est fréquenté par de nombreuses personnes connues : « *Je me méfie du regard des autres. Celles qui ne sortent pas parlent ! Elles surveillent. Et les hommes qui ne travaillent pas sont là et disent si je te vois, tu vas voir...* » (Fatima). C'est pourquoi se sentant toujours potentiellement observables, les filles ne stationnent jamais très longtemps dans un même espace lorsqu'elles discutent avec des garçons qu'elles souhaitent fréquenter.

Les circulations du quartier vers d'autres espaces publics tel que ce centre commercial permettent donc de mettre en lumière combien le genre (Lowy I. et Rouch H., 2003), constitue une frontière importante dans la sociabilité des jeunes descendants de migrants. Bien que soumis à des contraintes genrées, garçons et filles s'aménagent des espaces de liberté de rencontres affectives et/ou sexuelles.

Logiques masculines : modèle viril et idéalisation de la future épouse

Dans un premier temps, la logique masculine ne fut pas facile à saisir, les garçons « surjouaient » souvent le rôle de « grand frère protecteur ». Lors de la projection du film Samia où un frère bat sa sœur parce qu'elle va se baigner dans les calanques, les propos stéréotypés étaient fréquents chez les garçons : « *si c'était ma sœur, je ferais pire, je la tuerais* ». Sans vraiment regarder le film et en percevoir le sens, ils avaient le sentiment que la culture de leurs parents y était attaquée et que leur rôle de protecteur de l'honneur familial était mis à mal. En effet, « *dans les cités, les garçons s'agrippent d'autant plus au pouvoir que confère l'identité masculine qu'il permet de masquer ou de compenser l'absence d'autres formes de pouvoir ou de responsabilité* » (Duret P., 1999, page 130).

Au-delà de la figure du frère, je voulais mieux appréhender les représentations masculines de leurs propres rencontres amoureuses. C'est en les questionnant sur l'image qu'ils se font de leur future épouse que les langues se sont déliées. Explicitement, tous les garçons opèrent une distinction entre la fille idéale, avec qui ils se marieront et fonderont une famille, et celles avec qui ils ont, ou auront, des relations sexuelles, en attendant. Ainsi, pour Malik, contrairement à des relations ponctuelles, sa femme sera obligatoirement une « *arabia*⁴ ». La règle de l'endogamie ne concerne donc que la femme qu'il épousera.

Sans doute en lien avec ma présence, il a ensuite précisé qu'il n'est pas « *macho* » pour autant, comme si le fait de vouloir respecter l'endogamie faisait de lui un « *macho* ». Il souhaite rencontrer une femme qui ait du caractère, comme sa mère, « *qu'elle ne soit pas soumise* ». Selon ses termes, elle doit être du « *même profil que sa mère* », elle doit être proche de sa culture et surtout plaire à sa mère. Ainsi, la qualité des relations avec sa mère prime sur « *le coup de foudre* » car selon lui, l'amour se construira dans le temps, comme pour ses parents dont le mariage a été arrangé par la famille. Seule la confiance partagée est perçue comme permettant de bâtir cet amour et le critère permettant d'évaluer cette confiance est la virginité.

Cette thématique de la virginité comme indice de confiance est récurrente dans nos échanges. Lors d'une discussion avec Mourad, j'ai perçu que la virginité jusqu'au mariage était plus que la reproduction à l'identique d'une tradition culturelle. En plus d'une perception de ces relations « *amorales* », son argumentaire s'appuie sur l'exclusivité des sentiments conjugaux : il ne pourrait se sentir bien si « *quelqu'un est passé avant* ». Par jalousie, il refuse l'existence d'une forme de « *complicité* » avec un autre homme, quand bien même elle aurait été antérieure à leur rencontre.

Ainsi, ses représentations de l'amour relèvent bien plus d'un « *bricolage* » personnel réalisé à partir de la tradition de ses parents et d'éléments de la conjugalité française contemporaine (De Singly F., 2000). D'ailleurs, il insiste sur son refus d'épouser la cousine qui lui est promise car il souhaite que son épouse soit une « *femme française convertie, (...) les femmes françaises savent rendre un mariage heureux et bien élever les enfants* ». Plus que l'origine géographique, c'est l'appartenance religieuse qui délimite alors l'endogamie. C'est pourquoi, de plus en plus de parents acceptent les couples mixtes à condition que le futur conjoint d'origine française se convertisse à l'Islam.

⁴ arabe

Ces modèles idéaux au masculin qu'ils nous ont donné à voir sont très exigeants pour les filles mais également, dans une moindre mesure, pour les garçons. Tout en étant plus libres de leurs circulations et leurs expérimentations prémaritales, la marge de liberté des garçons est encadrée par ces modèles virils à tenir. C'est pourquoi, garçons et filles « *s'aménagent des tranches de vie fragmentaires, où ils pourront s'épanouir dans des temporalités cloisonnées et réservées à cet effet* » (Duret P., 1999, page 136). Au cours de cette enquête, le cloisonnement fut plus perceptible dans les stratégies féminines de rencontre. Toutefois, lorsqu'un garçon perçoit sa relation affective comme « sérieuse », il adopte également ce type de stratégie, notamment par respect de la réputation de celle qui sera peut-être sa future épouse.

Logiques féminines : cloisonnement et expérimentation

Les logiques féminines de rencontres affectives se différencient selon le niveau d'étude et la place du mariage dans leurs modes d'entrée dans l'âge adulte. D'une part, comme les autres jeunes françaises (Mauger G., Bendit R. et Von Wolfferdorff C., 1994), les descendantes de migrants étudiant à l'université expérimentent plus fréquemment que les autres les relations affectives et sexuelles prémaritales. L'université et leurs nouveaux réseaux amicaux deviennent alors les principaux espaces de rencontre. Ces relations affectives sont dissimulées à leur entourage familial et elles repoussent la date de leur mariage et du premier enfant jusqu'à la fin de leurs études et l'accès au monde du travail. Elles parviennent d'autant plus aisément à construire cette fragmentation entre leur vie familiale et universitaire qu'elles bénéficient d'un capital confiance au sein de leur famille, lié à leur réussite scolaire. Ajoutons que l'imperméabilité entre leur vie à l'université et au sein de la famille se construit dans les deux sens. Certaines étudiantes adoptent également des stratégies de dissimulation envers leurs réseaux universitaires et professionnels. Par exemple, une femme devenue animatrice professionnelle n'informa pas ses amis et collègues du caractère religieux de son mariage pour éviter toute image d'« *intégriste* ».

D'autre part, les jeunes filles ne souhaitant pas, ou ne pouvant pas, poursuivre leur scolarité conservent un mode d'entrée dans l'âge adulte plus proche de celui de leurs mères. Avant même d'être insérées sur le marché du travail, elles se marient, quittent le domicile parental et ont leur premier enfant plus rapidement que la moyenne de leur génération. Pour

autant, peut-on dire que le mode d'entrée dans l'âge adulte se fait sur le modèle de l'identification plus que de l'expérimentation (Galland O., 1994) ?

Au cours des discussions informelles avec ces jeunes filles, elles ont souvent expliqué qu'elles souhaitent toutes choisir leur conjoint avant le mariage. Les jeunes filles refusent le plus souvent un destin marital imposé par leur famille. Fatima expose : « *Ca pètera si je fais un enfant avec quelqu'un que je n'aime pas. C'est pour cela qu'il faut fréquenter un garçon pendant environ deux ans. Pendant un an, il peut jouer le malin et puis changer.* ». Ainsi, tout en s'autonomisant de sa famille d'orientation par le mariage plus que par l'insertion professionnelle, ces jeunes filles ne s'identifient pourtant pas aux mariages arrangés de leurs parents. Elles souhaitent choisir elle-même leur conjoint et apprendre à le connaître avant de s'engager publiquement. Dans cette logique, le centre commercial n'est pas un lieu de rencontre de relations en attendant « son futur époux » mais un lieu de rencontres de maris potentiels, en cachette de sa famille.

Pendant plusieurs années, Fatima rencontra ce jeune homme dont elle parle, aujourd'hui devenu son mari. Lors de leurs communications téléphoniques puis de leurs rencontres en face à face, elle tentait de se faire une opinion sur son « *sérieux* », qu'elle cherche à détecter dans sa pratique de l'Islam et ses démarches d'insertion professionnelle. De plus, elle mesurait ce qu'elle appelle son « *ouverture d'esprit* », signe supposé d'une marge de liberté de mouvement et d'action lorsqu'elle sera mariée : « *pas question qu'il m'enferme à la maison* ». Elle livre sa méthode d'investigation : « *il faut faire attention aux petits trucs. On se dispute et on voit son caractère.* ». Le strict respect du cloisonnement avec leurs environnements familiaux et amicaux pour protéger sa réputation et surtout le fait qu'il tolère qu'elles aient des activités pour elle indépendamment de lui furent parmi ses critères.

Pourtant, une fois prise la décision de se marier, un nouveau dilemme apparaît : peut-on avoir des relations sexuelles avant le mariage avec celui qui sera son époux ? « *Si tu as confiance, tu peux lui offrir ton corps mais attention à qui le dire... Et puis on a peur de le perdre si on dit non. Comment tu peux savoir ? En plus, c'est difficile de se contrôler surtout si tu l'aimes et lui aussi. Mais ça sera trop tard...* » (Karima) Ainsi, tant que la relation n'en est qu'à un stade expérimental, les filles vivent comme un respect de leur honneur de ne pas se voir proposer de relations sexuelles. C'est d'ailleurs pour cela qu'elles tolèrent que leurs compagnons « *se laissent aller à leurs pulsions sexuelles* » avec d'autres. Mais une fois qu'elles veulent l'épouser, la question des relations sexuelles se posent différemment pour elles.

Ainsi, tout en s'accommodant de cette territorialisation dans l'espace privé, les jeunes filles inventent des stratégies de mobilité, que ce soit en prétextant une promenade avec des enfants ou en utilisant des téléphones portables et Internet. Ces stratégies de mobilité et d'expérimentation des relations affectives démontrent que comme les autres jeunes filles de leur génération, elles veulent construire leur propre destin matrimonial tout en composant avec certaines contraintes sociales liées au de genre et à l'ethnicité (Poutignat P. et Streiff-Fénard J., 1999).

Ces jeunes filles refusent d'être perçues comme « *soumises* », quand bien même elles souhaitent conserver leur virginité jusqu'au mariage. Pourtant, les travailleurs sociaux et les enseignants leur expliquent souvent que puisqu'elles sont en France et/ou sont françaises, elles sont libres de s'épanouir sexuellement et d'être ainsi une « *femme totalement accomplie* ». Dans ce discours, être française est donc associée à la liberté de disposer de son corps et à l'émancipation des femmes. Un glissement s'opère alors parfois : le droit à s'épanouir sexuellement devient une injonction à l'expérimentation sexuelle prémaritale afin d'être reconnue comme « *intégrée en France* ». Ainsi, nous retrouvons pour partie l'analyse de N. Guénif-Souilamas qui constate que l'émancipation individuelle des « beurettes » est perçue comme une condition nécessaire de leur intégration républicaine (Guénif-Souilamas N., 2000).

L'émancipation est donc ici présentée comme une caractéristique culturelle française. La « *femme française* » est émancipée contrairement à la « *femme immigrée* » qui, elle, est soumise aux contraintes culturelles de sa communauté. Communautés de migrants et représentants des institutions publiques s'accordent alors pour dire que faire valoir le droit à disposer de son corps est contradictoire avec ce qu'ils nomment la « fidélité » envers sa tradition familiale, culturelle et /ou sa religion.

Dans les interactions entre migrants et institutions publiques, la frontière nous/eux (français/immigrés) tend à s'essentialiser, à se rigidifier et donc à renforcer un enfermement identitaire des descendants de migrants. Pourtant, malgré cette ethnicisation des rapports de genre, les jeunes parviennent tout de même à dépasser ces figures imposées de la construction identitaire pour se ménager des espaces de liberté afin de construire leur propre destin matrimonial en cloisonnant leurs réseaux sociaux et en bricolant de nouvelles logiques de rencontres affectives.

* *
*

Pour conclure, les circulations des descendants de migrants révèlent des compétences de mobilité au-delà de leur quartier. Toutefois, les limites de ce territoire constituent encore une frontière, celle entre rencontres prohibées et tolérées. Pour contourner la prohibition de rencontres affectives, ces jeunes mobilisent des ressources, notamment de mobilité et de cloisonnement pour élaborer des stratégies de rencontres dissimulées. Ces stratégies de mobilité sont différenciées selon les appartenances de genre car garçons et filles ne sont pas soumis aux mêmes contraintes, notamment de territorialisation dans l'espace privé.

Néanmoins, contrairement à la lecture essentialiste des institutions de prise en charge de la jeunesse, leurs modes d'entrée dans l'âge adulte ne se construisent pas dans une alternative simple entre émancipation ou respect de la tradition. Cette étude des relations affectives démontrent donc que les jeunes descendants de migrants s'identifient pour partie à l'expérience sociale de leurs parents, en particulier concernant la virginité des filles jusqu'au mariage tout en refusant de se voir imposer un conjoint non désiré. Garçons et filles veulent construire leur propre destin matrimonial tout en composant avec certaines figures imposées liées au de genre et à l'ethnicité.

Bibliographie :

- Avenel C. (2004), « Les jeunes des quartiers urbains dits « sensibles » » in Pugeault-Cicchelli C., Cicchelli V. et Ragi T., *Ce que nous savons des jeunes*, Paris, PUF.
- Buisaux N. (1999), « Les amours ? Toute une histoire ! », *Agora Débats Jeunesses* n°17.
- Duret P. (1999), *Les jeunes et l'identité masculine*, Paris, PUF.
- Galland O. (1994), « Adolescence et post-adolescence : la prolongation de la jeunesse » in Mauger G., Bendit R. et Von Wolfferdorff C., *Jeunesses et sociétés. Perspectives de la recherche en France et en Allemagne*, Paris, A. Colin.
- Guenfoud K. (2002), « Violences dans les rapports filles-garçons », *Agora Débats Jeunesses* n° 28.
- Guénif-Souilamas N. (2000), *Des beurettes aux descendantes d'immigrants nord-africains*, Paris, Grasset - Le Monde.

Lowy I. et Rouch H. (2003), « Genèse et développement du genre : les sciences et les origines de distinction entre sexe et genre », *Cahiers du genre* n°34.

Mauger G. (1995), « Jeunesse : l'âge des classements, essai de définition sociologique d'un âge de la vie », *Recherches et prévisions* n°40.

Poutignat P. et Streiff-Fénard J., 1999, *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF.

Singly F. de (2000), *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan.

Zaidman C. (1996), *La mixité à l'école primaire*, Paris, L'Harmattan